

Atiq Rahimi

Les Porteurs d'eau

**ATIQ
RAHIMI**

P.O.L

Les Porteurs d'eau

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

TERRE ET CENDRES, 2000

LES MILLE MAISONS DU RÊVE ET DE LA TERREUR, 2002

LE RETOUR IMAGINAIRE, 2005

SYNGUÉ SABOUR, 2008, prix Goncourt 2008

MAUDIT SOIT DOSTOÏEVSKI, 2011

Chez d'autres éditeurs

LA BALLADE DU CALAME, L'Iconoclaste, 2015

COMPTE COMME MOI, Actes Sud junior, 2015

DESSINE-MOI UN DIEU, Actes Sud junior, 2017

Atiq Rahimi

Les Porteurs d'eau

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2019
ISBN : 978-2-8180-3812-3
www.pol-editeur.com

à Paul

Le royaume de Fan-yen-na (Bâmiyân) mesure plus de deux mille li d'est en ouest, et plus de trois cents li du nord au sud; il est situé à l'intérieur des montagnes neigeuses. Au nord-est de la ville royale, à flanc de montagne, se trouve une statue en pierre du Bouddha debout; elle est haute de cent quarante à cent cinquante pieds, le teint d'or est éclatant, et les ornements précieux resplendent. À l'est [de cette statue], il y a un k'ie-lan (sanghârâma, sanctuaire) qui a été fondé par un roi précédent du pays. À l'est du k'ie-lan, il y a la statue debout du Bouddha Ch-kia (Sâkymuni), en t'eou-che (laiton), haute de plus de cent pieds. Le corps a été fondu par pièces, qu'on a réunies pour parfaire et dresser [la statue]. À deux ou trois li à l'est de la ville, dans un k'ie-lan, il y a une statue couchée du Bouddha qui entre dans nirvâna, longue de plus de mille pieds. C'est dans ce sanghârâma que le roi organise à chaque fois la grande assemblée de wou-tcho (moksa). À commencer par sa femme et ses enfants, et en descendant jusqu'aux joyaux royaux, [il les donne tous]; et quand le trésor a été [donné] jusqu'à épuisement, il donne encore sa propre personne; les ministres et fonctionnaires approchent alors les religieux pour racheter [la famille royale et les trésors royaux].

Hiuan-tsang, moine bouddhiste (602-664 ap. J.-C.)

Une défaite de l'Histoire

11 mars 2001 : les Talibans détruisent les deux
Bouddhas de Bâmiyân, en Afghanistan.

1

Elle, Rina, dort ; toi, Tom, tu songes.
Il faut quitter le lit.
Et partir.

Dehors, il pleut ; tu entends le fracas de la pluie battante qui s'écrase contre la fenêtre ; et avec elle, toute envie de quitter le lit, et de partir.

Tu as froid ; le soleil aussi. L'aube, indécise comme toi, peine à se lever, laissant la chambre sombrer dans un noir absolu. Tu doutes de tes yeux grands ouverts. Que tu les fermes ou non, rien ne change. Quelqu'un a dû éteindre la veilleuse du couloir. Rina ? Certainement pas, sinon tu t'en serais aperçu. Comme tous les soirs, vous avez laissé la

porte de la chambre entrouverte pour veiller sur Lola, votre fille somnambule ; Rina n'a pas quitté votre lit conjugal ; et toi, tu n'as pas fermé l'œil de la nuit.

Inquiétante, cette obscurité aveugle. Elle absorbe tous les repères, t'obligeant à te fier à ta seule mémoire pour retracer le chemin qui te conduira au couloir. Mais ton corps inerte, collé à la couche, abandonne à ton esprit le soin de t'y arracher. Et ton esprit, perdu dans l'ombre de ses propres doutes, erre entre l'éveil et le sommeil.

Tu ne sais donc plus si tu rêves ou si tu penses. Ton grand-père, dans son lyrisme inimitable à l'afghane, t'aurait comparé à cet oiseau de minuit qui, un œil ouvert pour veiller, l'autre fermé pour sommeiller, une aile vers le ciel, l'autre vers la terre, ses pattes ficelées à la seule branche maîtresse de l'arbre où est perché son nid, rêve d'un ailleurs. Pour toi c'est la condition de toute l'humanité. Mais pour ton grand-père, c'était plutôt une performance mystique, une vision archangélique du déchirement entre nos rêves terrestres et la contemplation du ciel... Où avait-il déniché cet oiseau ? Dans quelle légende ? Dans quel livre ? Personne ne saurait le dire. Lui citait un ouvrage, une sorte de recueil de tous les livres perdus de la littérature pachtou...

Elle bouge, Rina, retirée vers le bord du lit. Elle se tourne vers toi, comme si elle t'avait entendu ricaner avec ton aïeul. De ses longs cheveux, noirs à défier la noirceur de la pièce, elle effleure ton bras languissant hors de la couverture; et, en te ramenant ainsi auprès d'elle, elle balaye de ta mémoire le titre du livre en langue pachtou auquel ton grand-père se référait à chaque fois qu'il inventait une parabole, comme cet oiseau de minuit perdu dans le royaume des songes, que seul le génie des prophètes peut atteindre pendant *nik-târiki*, la *pénombre bénigne*. Pas un rêve éveillé, ni une pensée onirique, mais un *Ro'ya*, un songe, source de la vision et de l'inspiration prophétique.

Mais le titre du livre?

Renonce à le retrouver, tu risquerais de perdre aussi le fil de tes songes. Pire encore, tu finirais par ne plus te rappeler dans quelle langue tu songeais. Persan ou français? Et cette faille engloutirait tout ce que tu te récitais silencieusement. En oubliant la langue, tu oublieras tes pensées.

Reviens à cet oiseau de minuit dans la *pénombre bénigne*.

Bon, tu n'es ni prophète ni cet oiseau mythique, tu es seulement hanté par le mystère de la veilleuse éteinte qui t'empêche de quitter le lit. D'habitude,

à chaque réveil, à peine ouvres-tu les yeux que sa faible lumière invite ton regard à s'abîmer dans la sérigraphie du tableau de René Magritte, *La Reproduction interdite*, que Rina a fixée sur le mur du couloir, juste devant la porte de votre chambre.

Quel étrange endroit pour un tableau si mystérieux!

Cela dit, pourquoi es-tu étonné? Ce n'est pas la première fois que tu t'aperçois de la bizarrerie de son emplacement. Il est là, à portée de ta vue, depuis un certain temps. Rina l'a sans doute accroché ici par fierté, comme un trophée. Après tout, c'est le premier tableau que tu as reproduit sur ce beau tissu de soie lorsque tu as été embauché dans la société Anagramme, et surtout le dernier présent que tu lui as offert, à elle. Il n'empêche, lorsque tu le contemples, mille et une choses te traversent l'esprit. Chaque matin.

Pourtant le tableau représente une scène facile à imaginer : un homme, peint de dos, se regarde dans un miroir et ne voit que son dos, dupliquant l'image. Simple mais énigmatique. Et mélancolique. Il t'exaspère. Tu te demandes si Rina ne l'a pas accroché ici pour que tous les matins, tu puisses te reconnaître dans ce personnage, toi dans l'abîme de tes contradictions, et te tournant le dos. Mais cela

n'engage que toi ; elle ne t'a jamais rien dit. Et tu ne lui as jamais posé de question.

L'effet que produit ce tableau sur toi l'emporte et sur les intentions de ta femme et sur ta contrariété. Une étrange sensation, qui te projette dans une dimension ni onirique ni mystique, mais dans un monde plus empirique et sensuel, impossible à décrire sinon en passant par une expérience similaire, vécue dans un atelier d'arts graphiques, quand ton regard s'était posé sur cette œuvre pour la première fois. Il y a longtemps, fort longtemps. Tu étais alors un jeune réfugié afghan. Après deux ans d'apprentissage de la langue française, l'Agence nationale pour l'emploi t'avait envoyé dans ce petit atelier perdu au fin fond de la banlieue parisienne. Tandis que tu rêvais d'étudier dans une école des beaux-arts. Mais, faute de la connaissance artistique exigée, tu avais dû te contenter de cette formation plus technique que créative.

L'atelier était sombre de l'extérieur, mais d'horribles néons éclairaient exagérément l'intérieur. Sous cette lumière laiteuse, tu t'étais trouvé devant ce tableau, ou plutôt derrière cette silhouette de dos qui se contemplait de dos dans le miroir. Quelle originalité ! avais-tu pensé, sans savoir que cette œuvre appartenait depuis un certain temps déjà aux clichés

de l'histoire de l'art. Qu'importe. Toi, tu venais de la découvrir. C'était pour toi original, inédit.

Mais pour la première fois tu avais dû affronter une impression troublante de familiarité. Tu te demandais si tu n'avais pas déjà vu ce tableau. Sous le même éclairage blanchâtre, dans la même situation. Où? Et quand? Tu ne savais le dire alors. Pas plus qu'aujourd'hui. Un passé suspendu. Inachevé. Tu sentais que tu refaisais tes gestes, revivais ton état, tes émotions, exactement comme si tu les avais connus et vécus à un autre moment de ta vie, sans le moindre changement. Un fac-similé. Une copie conforme de la situation que tu aurais pu même détailler à l'avance. Tu reconnaissais tout. Chaque geste, chaque mot dit ou entendu, semblaient te revenir à la mémoire dans les moindres détails. Ils resurgissaient mystérieusement, avec une soudaineté surprenante, presque foudroyante. Comme si tu t'étais souvenu d'un passé dans lequel tu te rappelais cet instant-là – ta stupéfaction devant cette œuvre dans cet atelier. Un passé que tu ne savais fixer dans le temps ni dans la mémoire. Le lieu était indéfinissable; le temps, insaisissable. Un espace-temps d'*Il était une fois...*

Et pourtant, si c'était réellement le cas, pourquoi ne te souvenais-tu pas du tableau avant de le

(re)voir dans l'atelier? Où était-il caché, ce souvenir? Impossible de percer le mystère. Un peu hébété, tu le restais tout le jour, cherchant à comprendre ce qui t'était arrivé. Un trouble de la mémoire? Une faille de ton esprit? Une réincarnation, comme pensent les Hindous? Tu avais fini par croire à l'existence d'un monde parallèle qui aurait reflété comme dans un miroir le monde dans lequel tu vivais.

Plus tard, on avait vainement essayé de te convaincre qu'il s'agissait de ce phénomène de *déjà-vu*, une impression insignifiante, une illusion produite par un décalage entre l'esprit et la perception, etc. Bref, une sorte de paramnésie, cet état étrange dans lequel on pense avoir vécu la scène autrefois, par anticipation.

À l'époque, tu ne comprenais pas. Non seulement tu ne saisissais rien aux mots savants en français, mais aussi ce phénomène, tu ne l'avais jamais vécu, tu n'en avais jamais entendu parler. Il n'existe pas de mot équivalent dans ta langue maternelle.

Cela arrive à tout le monde, tu le sais aujourd'hui. Mais chez certains, cette sensation, aussi brève soit-elle, procure un malaise si étrange, si inquiétant et si soudain qu'ils sombrent dans un état confus de panique, dont ils ne peuvent se défaire. Mais toi, au contraire, cette sensation de *déjà-vu* ne

t'inquiète pas. Elle t'amuse, et te rend la situation familière. Pas de surprise, rien ne fait événement, te semble-t-il, tout n'est que souvenir, le présent tout entier. Tu te sens maître du temps. Dans un état d'enchantement et de béatitude. Voire de prophétie. Qui ne serait prêt à mourir pour revivre sa vie, ne serait-ce qu'une fraction de seconde? Qui ne rêve de voyager dans le temps? Et là, cette sensation est à portée de ton esprit. Gracieusement. Sans effort. Pas comme dans un rêve, non, mais dans la réalité des événements, *hic et nunc*. Rien de fantastique.

Voilà ce qui te manquera ce matin où la veilleuse est éteinte, à moins de rester au lit jusqu'au lever du jour. Sinon, tu n'as qu'à sortir du lit, allumer la lampe, et contempler le tableau pour qu'il te hante et te poursuive.

Debout!

N'oublie pas de désactiver le réveil.

Achevé d'imprimer en novembre 2018
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2623
N° d'édition : 292619
N° d'imprimeur : 19xxxx
Dépôt légal : janvier 2019

Imprimé en France



Atiq Rahimi
Les Porteurs d'eau

Cette édition électronique du livre
Les Porteurs d'eau d'ATIQ RAHIMI
a été réalisée le 27 novembre 2018 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2018
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818038123)
Code Sodis : N78013-7 - ISBN : 9782818038147
Numéro d'édition : 292621